

ROBJAK

Un amour mortel

Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

ISBN : 979-10-227-0988-0

© ROBJAK, 2015

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction intégrale ou partielle, réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre

*Les femmes ne pardonnent jamais,  
tout au plus, elles oublient...*

*ROBJAK - 2015*



## Chapitre 1

Claire passait tout son temps libre auprès de son mari, plongé dans un profond coma. Cela faisait maintenant un mois qu'elle venait quotidiennement à son chevet. Les médecins lui avaient donné peu d'espoir : "...l'accident a été d'une rare violence et monsieur Roger Jacquot a subi trop de dégâts corporels pour avoir une chance de guérison !" C'était arrivé un soir, après son travail. L'épouse avait raconté plusieurs fois à son compagnon inconscient, les faits tels qu'ils lui avaient été rapportés par un gendarme. Elle lui parlait d'une voix douce et le suppliait de confirmer la justesse de ses dires. Mais l'homme restait immobile et silencieux.

Aujourd'hui, la visiteuse n'avait pas envie de parler de l'accident, elle avait besoin d'exprimer toute la peine qu'elle ressentait, toute son impuissance et toute sa colère. Elle trouvait injuste ce qui était arrivé à son couple et elle ne décolerait pas contre la malchance.

– Tu me manques, sans toi la maison est terriblement vide. Les enfants viennent bien me voir à tour de rôle, mais tu n'es pas là pour partager mes soucis, pour m'écouter me plaindre de mes collègues de travail ou encore de la famille. Maintenant que tu es là, immobile sur ton lit d'hôpital, je mesure combien nous formions un couple uni. Bien sûr, nous étions souvent en désaccord, mais tu étais toujours là quand j'avais besoin de toi. Bats-toi, ne m'abandonne pas maintenant.

Nous avons encore des projets à réaliser. Souviens-toi que nous voulions changer de maison, pour une plus petite et de plein pied, en centre de village. Rappelle-toi aussi notre envie d'aller en Australie, que nous avons reportée à quand nous serions tous les deux à la retraite. Et puis, nous avons encore deux enfants célibataires, accroche-toi pour voir leurs futurs partenaires !

Claire parlait ainsi tous les jours à son mari, elle était persuadée qu'il l'entendait. Elle avait en tête tant de récits racontant l'expérience de personnes réveillées d'un coma de longue durée, qu'elle était convaincue qu'elles ne pouvaient pas toutes raconter des sornettes. Pourquoi les ressuscités parleraient-ils tous d'un long couloir baigné d'une clarté irréelle, de voix apaisantes, d'une sensation de quiétude et de la perception des paroles prononcées par leurs proches ?

Roger entendait les paroles de sa femme mais il n'avait aucun moyen de le lui faire savoir : son corps ne réagissait plus, seul son cœur continuait à battre. Son esprit était prisonnier d'une carcasse inerte. Il aurait tant voulu pouvoir crier qu'il n'avait pas encore vu le grand couloir blanc, qu'il n'avait pas encore entendu la voix des anges, que sa seule souffrance était d'être condamné à écouter les gens lui parler sans pouvoir leur répondre. Il ne parvenait même pas à capter l'attention de ses visiteurs par une larme, par un mouvement de doigt ou des lèvres, ou encore par l'accélération des battements de son cœur. Tout lui était refusé, était-ce là sa punition pour avoir aimé une autre femme ? Sarah, c'était son nom. Il pensait ne jamais oublier son visage

et son regard, mais même cela lui était interdit. L'image de celle qu'il avait adorée s'estompait peu à peu, il n'en conservait plus qu'une représentation floue. Il savait qu'elle ne viendrait jamais le voir, d'ailleurs comment pourrait-elle deviner qu'il était là, cloué dans un lit d'hôpital, probablement jusqu'à sa mort. Pour elle, il n'était qu'une connaissance rencontrée de très nombreuses fois dans le TER, avec qui elle avait beaucoup parlé. Sarah ne lui avait jamais laissé espérer la moindre aventure sentimentale, mais il avait voulu y croire et c'était devenu une obsession. Roger avait découvert que l'amour pouvait être cruel, et rendre très malheureux celles et ceux qui n'osaient pas dévoiler leurs sentiments aux êtres qui leur étaient chers.

De retour à son domicile, Claire ressentit une nouvelle fois la solitude, pesante. Elle décida de se rapprocher de Roger en lisant un de ses romans, elle qui avait toujours renoncé à le faire. Elle choisit au hasard le dernier publié, peut-être parce qu'il n'avait pas trop de pages. Elle porta plus d'attention à la couverture sur laquelle n'apparaissaient que le regard d'une femme, des yeux couleur noisette, et le titre "Un amour mortel". Lorsqu'elle découvrit la quatrième de couverture, elle hésita : aurait-elle la force de lire une telle histoire, avec le drame qu'elle vivait depuis plus d'un mois ? Les quelques lignes au verso du roman étaient en effet très inquiétantes : "Aimer et être aimé d'une femme est une bénédiction, mais devoir partager son cœur entre deux élues peut devenir une malédiction. Gilbert Lelion le découvre à ses dépens. La seule solution qu'il envisage

pour mettre fin à son calvaire : une des trois personnes doit disparaître !"

– Brrr, s'étonna Claire, comment mon Roger a-t-il pu écrire quelque chose d'aussi tourmenté ? Il est bien clair que ce roman n'a rien d'une comédie, je pressens une tragédie...

La femme commença la lecture, à voix haute. Dès les premières lignes, elle ressentit le désarroi de Gilbert Lelion. Elle ne put se détacher du roman, Roger l'avait écrit avec une telle fougue qu'elle en oubliait parfois l'auteur au bénéfice du suspense. Mais des souvenirs évoqués par le héros lui rappelèrent son propre passé et commencèrent à semer le doute dans son esprit. Et si ce roman avait quelque chose de prémonitoire ? Elle devait absolument le lire en entier, dût-elle passer une nuit blanche. D'ailleurs, elle n'avait plus le choix, l'interrogation était devenue insupportable et elle se savait incapable de dormir avec une telle angoisse.

Roger JACQUOT



Un amour  
mortel



## Chapitre 1

De son observatoire, Gilbert guettait l'arrivée des voitures. Il savait que les conducteurs ne pouvaient pas le voir, caché derrière le tronc d'un platane centenaire, en sortie de virage. Il connaissait bien cet endroit en rase campagne, lui-même prenait plaisir à pousser une pointe de vitesse dans cette courbe en dévers, digne d'un tracé de circuit automobile. Comme la plupart des usagers de cette départementale, il savait pourtant qu'un petit chemin de terre débouchait juste après sur sa droite, mais aucun conducteur ne semblait se soucier de cette sente herbeuse qui sinuait entre des champs. Personne ne respectait la limitation de vitesse à quatre-vingt-dix kilomètres à l'heure, le tracé était si parfait, et la circulation fluide n'appelait pas à la prudence, aussi chacun quittait cette courbe en pleine accélération. L'homme observait un cortège de quelques voitures et déclencha son chronomètre :

– Ce sont les travailleurs qui rentrent avec le TER de seize heures vingt-cinq... Tiens, aujourd'hui c'est la petite dame qui est en tête, avec sa grosse Audi blanche. Le train est arrivé apparemment à l'heure !

Les conducteurs passèrent devant lui sans le voir. Une minute et quinze secondes s'étaient écoulées entre l'apparition des voitures avant l'entrée du virage et leur passage devant lui.

– D'ici un quart d'heure, ce sera son tour. Elle est la seule à emprunter cette route, tous les autres usagers de

son train bifurquent plus loin, en direction de Lyon. Je dois m'en assurer une dernière fois avant d'agir !

Carla était la seule usagère du TER à conduire une Clio rouge, aussi était-il facile de reconnaître sa voiture. Gilbert chronométra son temps de passage, une minute et six secondes, elle devait dépasser les cent dix kilomètres à l'heure.

De retour chez lui, l'homme découvrit une maison vide : sa femme Catherine faisait de très nombreuses activités en dehors du domicile, depuis le départ de ses deux enfants. Gilbert aimait bien cette solitude fractionnée et répétitive, qui lui permettait d'aller et venir à travers la campagne sans se soucier de l'heure, sans avoir à rendre compte de ses faits et gestes. Le couple avait fait ce choix d'indépendance durant certains créneaux horaires et entendait maintenir ce pacte après la fin de leur vie professionnelle. L'homme et la femme éprouaient le besoin de conserver des moments de liberté, il leur était impensable de vivre en permanence en compagnie de l'autre. Peut-être était-ce là, la réussite de leurs trente-cinq ans de vie commune ! Mais ce soir était différent des autres, le sexagénaire aurait souhaité la présence de sa femme. Bien sûr, elle arriverait d'ici deux heures, mais il avait l'impression d'entamer seul une étrange veillée d'arme. Des images défilaient dans sa tête, désordonnées. Le visage radieux de Carla apparaissait inévitablement en surimpression, Gilbert dut se concentrer pour ne plus voir les yeux et le sourire qui le hantaient.

Gilbert voulait se souvenir des événements les plus importants de sa vie et se concentra sur ses plus grandes peines et ses plus grandes joies. L'homme était doté d'une telle sensibilité que des petits riens l'avaient parfois profondément marqué. Il ne cherchait pas à remonter jusqu'à sa plus jeune enfance, il ignorait volontairement ses chamailleries au sein de sa fratrie. Il était le cadet, celui qui était, paraît-il, le chouchou dans toute famille de trois enfants ou plus. Il n'avait pas eu l'impression de profiter d'un quelconque régime de faveur, tout comme sa sœur Valérie et son frère Alain.

Les premières images sur lesquelles il se concentra le ramenaient à l'âge de douze ans, dans la propriété des voisins de ses parents, plus précisément dans leur majestueux parc. Il pourfendait l'air à l'aide d'une branche cassée, dépourvue de feuille. Il était le chevalier servant de sa jeune camarade Barbara, chassant un dragon campé par Valérie. Cette dernière bougonnait, elle en avait marre d'être la méchante tandis que son frère avait le beau rôle, défenseur et amoureux de celle qui venait passer ses vacances d'été chez ses grands-parents. Gilbert avait énormément d'imagination et il n'avait de cesse de créer des situations toutes plus loufoques les unes que les autres. Ainsi, ce jour-là, sa sœur ne voulant pas être une nouvelle fois la méchante, eh bien elle fut la victime de deux brigands, méprisables à souhait. Nouvelle révolte de Valérie, qui força son frère à changer de scénario, il n'était plus question qu'elle soit seule contre deux, les alliances devaient varier : d'abord les deux filles contre

le garçon, puis le frère et la sœur contre leur camarade, et seulement le jour suivant Gilbert et Barbara de nouveau réunis. Que cette période était loin ! Les trois amis étaient alors insoucians, inconscients de leur bonheur.

La seconde vision de Gilbert le projetait au sein du même trio. Les amis avaient quelques années de plus et l'adolescent admirait la silhouette de Barbara qui avait changé depuis l'année précédente. Sa poitrine commençait à se dessiner sous son chemisier moulant, sa démarche était plus féline, son maquillage la faisait paraître plus âgée. Valérie aussi avait changé, mais son frère ne s'en était pas aperçu, présent mais indifférent aux étapes successives de la transformation de sa sœur. Ce fut au cours de cet été qu'il tomba amoureux de sa camarade d'enfance qui le dépassait d'une demi-tête, bien que plus jeune que lui. De combien, il n'en était aujourd'hui plus vraiment sûr, deux ou trois ans ?

Toujours au cours de cette même période qu'il souhaitait alors éternelle, Barbara disparut subitement. Elle n'avait pas parlé d'un départ précipité, de vacances écourtées, aussi Gilbert ne comprit pas pourquoi Valérie et lui ne furent plus invités par les grands-parents de leur amie. Il crut durant quelques jours qu'il avait fait quelque chose de mal et que les voisins ne voulaient plus de lui. Ses parents n'abordaient pas le sujet et il ne parvenait pas même à entrevoir sa camarade. Il apprit enfin le départ de celle-ci, au cours d'une discussion échangée à travers la clôture entre le grand-père de Barbara et sa mère. L'annonce l'avait

surpris et chagriné. Il ne sut jamais la cause de son départ, même lorsqu'il revit Barbara quelques années plus tard. Cet été-là, il avait ressenti son premier chagrin d'amour, son premier traumatisme. Il attendit une lettre de son amie, en vain. À cette époque, les communications téléphoniques étaient rares et réservées aux adultes ou pour le travail...

Il avait maintenant vingt ans, c'était le jour de son anniversaire et il avait reçu une lettre, la seule, de Barbara. Le texte était amical et plein de sous-entendus prometteurs. Gilbert marchait sur un sol gelé et enneigé, le sac à dos lesté de plusieurs kilogrammes de vivres, de vêtements et de munitions, le fusil d'assaut à la main. Il évoluait en ambiance tactique, un capitaine d'infanterie lui faisait jouer malgré lui le rôle d'un chef de groupe, guidant ses hommes sur un point de ralliement établi à l'avance, avec la boussole et la carte IGN comme seuls moyens de repérage. Il faisait moins trente degrés Celsius dans cette partie de la Forêt Noire, en cette fin d'année mil neuf cent soixante-quinze mais l'air était sec, Gilbert et ses compagnons faisaient de fréquentes haltes pour boire. L'eau était solidifiée en surface et au contact des parois de leurs gourdes en aluminium ; les militaires devaient à chaque fois donner de grands coups de couteau, pour avaler une gorgée du liquide glacé. Gilbert se souvenait qu'au départ de chaque pause, il percevait quelques minutes le clapotis que faisait l'eau ballotée à chaque enjambée, puis le silence revenait, révélant la solidification du liquide. Cette marche, qui fut un cadeau d'anniversaire un peu